



**HAL**  
open science

## André Chamson: un intellectuel en guerre (1934-1945)

Patrick Cabanel

► **To cite this version:**

Patrick Cabanel. André Chamson: un intellectuel en guerre (1934-1945). André Chamson, un intellectuel en résistance, 2001, Nîmes, France. pp.37-59. halshs-00177871

**HAL Id: halshs-00177871**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00177871>**

Submitted on 9 Oct 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **André Chamson: un intellectuel en guerre (1934-1945)**

Pour un historien, et un lecteur, du début du XX<sup>e</sup> siècle, la vie et l'oeuvre d'André Chamson (1900-1984) soulèvent diverses difficultés. Il y a d'abord l'oubli du grand public cultivé, et la réduction de l'oeuvre au statut ambigu de littérature régionaliste — cévenole —, voire confessionnelle — protestante et camisarde, alors que Chamson n'a cessé de refuser le régionalisme, et a défini son travail, avec ceux de Giono et Ramuz, comme un chemin vers l'universel<sup>1</sup>. La quasi totalité des livres ne sont plus réédités, et la situation n'a commencé à changer que depuis une poignée d'années. Il y aurait lieu de s'interroger à cet égard sur le véritable assassinat auquel Jean-Paul Sartre s'est livré, dans " La situation de l'écrivain en 1947 ", en reléguant l'oeuvre de Chamson, Guéhenno, Pierre Bost et quelques autres au rang d'une littérature " radicale-socialiste " définitivement morte, un jour de l'été 1940, dans la débâcle de la Troisième République et de l'humanisme laïque<sup>2</sup>. Quelques-uns des plus beaux textes de Chamson, purement résistants, venaient pourtant de paraître entre 1944 et 1946, et c'est précisément Sartre qui aurait vu dans le romancier un précurseur de l'existentialisme<sup>3</sup>.

Une autre difficulté, peut-être liée à la précédente, tient à la diversité parfois déconcertante d'une oeuvre abondante, publiée sur près de soixante ans. On sait que Chamson lui-même avait entrepris de l'organiser en " Suites ", étudiées ici-même par Micheline Cellier. Je retiendrai pour ma part, en taillant à la hache, quatre périodes. La première et la dernière sont les plus connues, ayant conféré à l'auteur, au sein du public protestant, un statut de classique: il s'agit des romans " rustiques<sup>4</sup> " du début de la carrière, écrits en quelque sorte au présent ethnologique, et des " romans dans l'histoire ", en fin de carrière, organisés autour des persécutions dont furent victimes les protestants cévenols au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une troisième période, allant, *grosso modo*, de 1948 (*L'homme qui marchait devant moi*) à 1964 (*Comme une pierre qui tombe*), reste à ce jour la moins connue, en particulier des historiens, qui lui préfèrent évidemment la décennie politique, de 1934 à 1944. C'est cette dernière période qui va retenir mon

---

<sup>1</sup> " La critique littéraire en viendra un jour à s'apercevoir que, pendant les premières années de ce siècle, quelques hommes ont tenté de fonder leur oeuvre de poète ou de romancier sur ce que Gide appelait le "natif" ou, mieux encore, sur ce qu'Unamuno appelait l'originel. Ramuz est comme le chef de file de ces artistes, leur aîné d'âge. (...) Ce désir d'atteindre l'originel, le natif, le primordial, le primitif, l'essentiel est, d'ordinaire, absurdement défini par l'étiquette de "régionaliste" qui ne s'applique vraiment qu'aux oeuvres faites pour restituer un décor ou une apparence, la variation superficielle des choses. Nul, pourtant, n'échappe mieux aux limites du régional que celui qui recherche l'original ou, pour renverser la proposition, c'est en ne se souciant pas de l'original que l'on se "régionalise" ", A. Chamson, introduction à C.F. RAMUZ, *Lettres 1919-1947*, Paris, 1959, p. 13.

<sup>2</sup> J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, " Idées ", 1948 , p. 245.

<sup>3</sup> Lui proposant à la Libération de collaborer aux *Temps modernes*. Chamson aurait décliné l'invitation, suscitant le ressentiment de Sartre. Cf. Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Fayard, 1999.

<sup>4</sup> Pour reprendre l'expression de Paul Vernois, *Le roman rustique de George Sand à Ramuz. Ses tendances et son évolution (1860-1925)*, Paris, 1962.

attention, après Pascal Ory<sup>5</sup>, et en laissant à Cécile Duret le soin d'analyser en profondeur une action militante et politique que l'on ne saurait aborder vraiment sans avoir lu l'intégralité des éditoriaux donnés par Chamson à l'hebdomadaire *Vendredi*: un tel recueil trouverait pleinement sa place, du reste, dans la bibliographie de notre auteur.

La caractéristique des années 1934-1940, sur le plan littéraire, tient au silence romanesque grandissant de Chamson. Comme pour toute sa génération, la politique envahit sa vie et son oeuvre au cours des années 1930. La veine des romans cévenols se tarit: *L'Auberge de l'abîme* (1933), et *Les Quatre éléments* (1935), un texte autobiographique, sont les derniers du genre. Si l'action de *L'année des vaincus* (1934) se déroule encore dans les Cévennes, c'est pour montrer le fossé qui se creuse entre ouvriers d'un même chantier, les Allemands se laissant séduire par le nazisme. Chamson rapporte ensuite d'un voyage dans l'Espagne républicaine, à l'été de 1937, *Retour d'Espagne. Rien qu'un témoignage*<sup>6</sup>, et publiée à la fin de 1938, dans les colonnes de la *Nouvelle Revue Française*, *La Galère*, un roman politique à clefs qui propose de la manifestation du 6 février 1934, et de la division en deux camps de la société française, une vision très sombre, profondément emblématique de la nuit qui était en train de tomber sur les démocraties et la civilisation européennes<sup>7</sup>. Les oeuvres qui ont suivi ont renoué avec la forme romanesque, en pleine Seconde Guerre mondiale, comme nous allons le voir. L'ambition de ce travail consiste en effet à étudier la conversion d'un pacifiste à la guerre, et les moyens qu'il a choisis, militaires, intellectuels, romanesques, pour témoigner de cette guerre, la faire, et contribuer à la gagner.

### ***Du pacifisme intégral à la guerre juste***

C'est bien une énigme que propose le parcours de Chamson: celle du pacifiste devenu maquisard, puis capitaine dans la brigade Alsace-Lorraine en 1944. Celle de l'auteur de *Roux le Bandit*, roman pacifiste par excellence, qui consacre une partie importante de son oeuvre... à la guerre, autour du second conflit mondial, puis de la révolte des Camisards, achevant sa carrière avec un récit autobiographique de soldat, *La Reconquête* (1975), et avec la biographie, écrite avec une évidente sympathie, du plus violent des chefs camisards, *Catinat* (1983). N'entre-t-il pas une contradiction fondamentale, voire une palinodie, dans un tel parcours ? Chamson en était conscient, et s'en est expliqué à plusieurs reprises. Retenons tout d'abord que son pacifisme, durable, n'a cédé que devant la prise de conscience d'un danger plus grand que le retour de la guerre. En 1930, par exemple, l'écrivain

---

<sup>5</sup> Selon lequel Chamson a joué " un rôle majeur au sein de l'intelligentsia front populaire ", P. Ory, J.-F. Sirinelli, *Les Intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Colin, 1986, p. 94. Voir aussi P. Ory, *La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire 1935-1938*, Plon, 1994, *passim*, et P. Cabanel, *Les protestants et la République, de 1870 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 2 000, p. 145-148.

<sup>6</sup> Grasset, 1937, 128 p.

<sup>7</sup> Cf. P. Cabanel, " La Galère: André Chamson, la manifestation du 6 février 1934 et l'engagement de l'intellectuel ", *Causse et Cévennes*, 2 001, 1, p. 311-315.

effectue un voyage dans la partie devenue italienne, depuis 1918, du germanique Tyrol. Il regarde non sans quelque sympathie la résistance des paysans, et la solidarité que leur témoignent de jeunes alpinistes venus de toute l'Allemagne. Devant un jeune Autrichien, nationaliste exalté, l'écrivain français a cette réflexion au pacifisme si caractéristique: " Tout, dans ce jeune homme, me heurte et s'oppose aux raisons qui mènent ma vie. Cette idée, qui est devenue, pendant ces dernières années, essentielle pour moi comme pour beaucoup de jeunes Français d'aujourd'hui, que la guerre ne se justifie par rien et que la lutte contre l'injustice elle-même doit se passer d'elle, et surtout qu'un nouveau conflit ruinerait complètement la civilisation européenne<sup>8</sup> ". En 1937, encore, Chamson entend témoigner, au retour de la guerre civile espagnole, en " homme qui hait la guerre ": il regrette que le bombardement de Valence ait ruiné d'un seul coup tout ce qui avait été tenté en Europe depuis dix-neuf ans, et voit la guerre se frayer un nouveau chemin. Elle a, de surcroît, changé de visage: hier encore, elle n'était qu'une servante, certes terrible, de nations qui la déchaînaient, mais restaient responsables; désormais, telle qu'elle se montre en Espagne, elle se meut dans une totale indépendance, et les soldats ne sont plus des citoyens défendant une patrie, mais des " employés de la mort, fonctionnaires de la tuerie ". Une telle position aurait pu conduire Chamson au pacifisme le plus radical et au défaitisme: une partie des élites françaises, notamment à gauche, étaient engagées sur cette pente, et se sont bientôt réfugiées dans le giron du maréchal Pétain et de la collaboration. Reconnaissons du reste que *Retour d'Espagne*, en dépit de son engagement prononcé en faveur des républicains<sup>9</sup>, plonge son lecteur dans un certain malaise, tant Chamson semble incapable, ou peu désireux, de distinguer entre les soldats et leurs causes. Lui-même reconnaît *a posteriori*, pendant la Seconde Guerre mondiale, avoir été un " pacifiste furieux ", passant la moitié de sa vie à détester la guerre et l'armée<sup>10</sup>.

Il s'est pourtant rallié à l'une et à l'autre, et sans équivoque, passant de la fureur de la paix à la fureur du combat<sup>11</sup>. On peut même penser qu'il a publié, le 12 février 1940, le petit livre, sans ambition littéraire, *Quatre mois. Carnet d'un officier de liaison*<sup>12</sup>, précisément pour en finir avec un certain pacifisme, et rallier le public à la nécessité et au sens de la nouvelle guerre dans laquelle la France était engagée, comme à reculons (la drôle de guerre). D'où l'étonnante et grinçante allusion, d'entrée, à un G. dans lequel il n'est pas bien difficile de reconnaître Giono, son ami de toujours, qui venait d'être emprisonné pour avoir déchiré des affiches de la mobilisation, en gare de Manosque.

---

<sup>8</sup> *Tyrol*, Grasset, 1930, p. 48. Et encore, p. 180: " Vouloir la paix, est-ce, nécessairement, accepter ce qui apparaît comme une injustice ? [...] La passion de la paix a pourtant quelque chose de plus que celle de la violence: elle sait qu'elle ne doit jamais se renoncer, même devant l'injustice, et sa sagesse c'est d'espérer plus de la durée que de la catastrophe ".

<sup>9</sup> *Retour d'Espagne*, *op. cit.*, p. 87 à 119. Le livre est écrit à l'occasion d'un voyage accompli à Barcelone, Valence, Madrid, en juillet 1937, pour le Congrès de l'Association Internationale des Écrivains. La traduction espagnole (*Al volver de Espana, un testimonio*, 1937), éditée par le Servicio Espanol de Informacion, signale que l'auteur et l'éditeur ont cédé leurs droits pour cette édition " destinada a los combatientes de la Republica espanola ".

<sup>10</sup> L'aveu est mis dans la bouche de son double, Rabaud, dans *Le dernier village*, Mercure de France, 1946, p. 45.

<sup>11</sup> " Je suis parti cette année avec une sorte de fureur. Je me bats contre tout ce que je déteste ", *ibid.*

<sup>12</sup> Flammarion, 141 p., quelques passages coupés par la censure. Sur toute la période, on se reportera avec profit à Giulia Papoff, *André Chamson Témoin des années sombres*, Loffredo Editore, Naples, 1980, 106 p., et à Micheline Cellier-Gully, *André Chamson, résister*, Plon, 2001.

“ Que m’importe G..., aujourd’hui ? Il est fidèle à une idée, il est fidèle à son orgueil. Il n’est pas fidèle aux paysans. Ce qu’il a fait aurait pu être grand, mais il n’est, au fond, qu’un épicurien vaniteux, doué, merveilleusement doué, qui, paraît-il, se plaint de son sort. Son sort ne m’intéresse pas. J’ai vu, hier, des gars qui auraient pu être de Beaumugne, dans la boue, près de la mort<sup>13</sup> ”.

L’officier de liaison ajoute immédiatement, en allant à la ligne:

“ J’écris cela, moi, après tout ce que j’ai pensé ! Je ne suis pourtant pas infidèle à mes rêves, mais je place avant cette fidélité, la fidélité de la chair et du sang. Dans les grands cataclysmes, malheur à qui se met à “contre-destin”. Cela ne peut être permis qu’à des simples. Un paysan le pourrait, sans trahir, pas un intellectuel, surtout fils de paysan. Pas un poète. Le poète doit suivre le destin des hommes. [...] Je hais l’orgueil. Je hais ce qui arrache l’homme différencié à la masse. C’est pour cela que je suis heureux d’être ici. Je fais ce que je peux<sup>14</sup> ”.

Deux mois de guerre ont balayé vingt-cinq ans, et la “ carte morale de chacun d’entre nous ”. La France ne veut pas d’une fausse paix, qui ne réglerait rien; et Chamson redoute que Hitler ne veuille gagner la guerre sans descendre dans la rue, comme il l’a fait face au SPD et à la République de Weimar. La guerre revêt désormais tout son sens: elle doit être faite pour éviter à la France d’être “ outragée ”, un mot que Chamson emprunte aux *Tragiques*, d’Agrippa d’Aubigné, un livre qu’il regrette de n’avoir pas emporté. Que le protestant d’Aubigné ait été à la fois chef de guerre et poète n’est pas sans signification aux yeux de l’intellectuel engagé sous les armes. Prenant l’exact contre-pied de sa conclusion à *Retour d’Espagne*, trois ans auparavant, Chamson estime que la guerre n’est pas celle des masses, ni de la machine, en dépit des armements, mais qu’elle a repris l’aspect des guerres antiques, en mettant face à face des héros qui protègent leur ville et leur foyer pour sauver des choses essentielles. “ Nous sommes en guerre, mais nous sommes dans quelque chose de beaucoup plus grand qu’une guerre. Nous sommes dans une métamorphose de la vie humaine. Il y a des choses à garder, le soldat seul monte la garde<sup>15</sup> ”. La vie à sauvegarder, mais aussi la France: Chamson se refuse au nationalisme, mais non à l’amour de la France, qu’il définit ainsi: “ Dès ce soir, je veux dire ce que la France est pour moi: le réseau de chances et de forces qui ont tissé le tissu dont je suis fait. C’est moi que je défends. Qui l’outrage, m’outrage. [...] Il a fallu tant de siècles pour faire cette langue, cette architecture, cette façon de vivre ! Je suis homme à travers toutes ces expressions<sup>16</sup> ”.

On peut donc tenir le parcours de Chamson pour exemplaire : il est de ces pacifistes qui ont su ne pas aller jusqu’au bout de leur haine de la guerre, et se sont éveillés de leur mauvais rêve face à l’hittérisme, voire à l’extrême-droite française. *Quatre mois* et *Le dernier village* sont des pièces décisives du dossier. Cette lucidité conquise contre soi, cette conversion à la guerre, me paraissent tenir à trois raisons, ou références. L’une est typique de la gauche et de la culture républicaine: il s’agit de la guerre

---

<sup>13</sup> *Quatre mois*, op. cit., p. 16. *Un de Baumugnes* est un des premiers livres de Giono. Noter la faute d’orthographe commise par Chamson.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 17. On a reconnu dans cette phrase la justification d’un Roux le Bandit (“ Un paysan le pourrait, sans trahir ”).

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 27. Dans *Le dernier village* (op. cit., p. 75), Rabaud déclare: “ Jamais des hommes n’auront perdu autant de choses que nous. Si nous sommes battus, ce n’est pas la guerre que nous perdrons, c’est nous-mêmes. C’est plus que nous... Le droit d’être ce que nous étions, et, plus encore, ce que nous pouvions devenir ”.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 36-7.

faite pour sauver la Révolution française, en l'an II. Jean Rabaud, le héros du *Dernier village*, fait allusion à ce général, trop isolé, qui a rédigé une proclamation évoquant les volontaires de l'an II et la garde au Rhin<sup>17</sup>. Lui-même, dans *La Reconquête*, en 1975, Chamson est revenu à plusieurs reprises sur l'allusion révolutionnaire, et a évoqué les " Volontaires de l'an 44 ", parmi lesquels il n'hésite pas à enrôler jusqu'à Roux le bandit<sup>18</sup>. La seconde référence renvoie au protestantisme et à sa tradition militaire cévenole, que le romancier avait du reste évoquée, dans un clin d'oeil qui n'avait pas été relevé, dès la phrase donnée en exergue à *Roux le Bandit*<sup>19</sup>. On sait que Chamson est venu parler une première fois au Musée du Désert, en septembre 1935, et qu'après une allusion aux persécutions qui frappaient certains protestants allemands<sup>20</sup>, il y a commenté de manière prophétique le " Résister " de Marie Durand: " Résister, c'est sans doute combattre, mais c'est aussi faire plus: c'est se refuser d'avance à accepter la loi de la défaite. Voilà l'exemple que nos Cévennes donnent à l'Homme ".

Ajoutons la dernière raison: l'entrée de Chamson en guerre civile, dès la nuit du 6 février 1934. Nous savions combien cette manifestation d'anciens combattants et de militants d'extrême droite, qui a laissé douze morts sur le pavé parisien, et dans laquelle la gauche soudainement réunie a vu une tentative fascisante visant la République, a marqué l'histoire politique contemporaine de la France. Nous le vérifions à travers le cas Chamson. L'allusion au 6 février se trouve dans *Quatre mois* comme dans *Le dernier village*<sup>21</sup>; elle emplit, on l'a dit, *La Galère*, où se déplace un personnage qui est le double transparent de l'auteur, l'agrégé d'histoire Jean Rabaud. Le voici, expliquant son attitude nouvelle, en automne de 1934, à la femme d'un ancien condisciple passé à la droite antiparlementaire:

" Au 6 février, tous les Français ont fait comme lui [Barrès au moment de l'affaire Dreyfus]. Chacun a été pris par son camp. J'ai été pris par le mien, vous avez été pris par le vôtre. [...] Je pense aujourd'hui, je pense chaque jour davantage, que ce que l'homme a de meilleur ne peut pas échapper aux événements. Il importe peu que leur origine soit absurde et monstrueuse comme celle des événements que nous vivons. Il leur suffit de mettre en question ce qui peut donner un sens à notre vie... Oui, je sais, j'ai l'air d'être plus dur que vous, parce que je ne me révolte pas contre les servitudes de cette guerre. [...] Je sens mieux que vous le tragique des événements. Ce qui m'épouvante, moi, c'est l'enjeu de la partie. Vous dites: "C'est affreux de voir les gens réduits à une pareille misère, si diminués". C'est un mot de femme devant les soldats. Mais, moi, je dis que ce serait affreux si le front venait à céder, si la ville venait à être prise. Pas pour des raisons d'orgueil, vous pouvez le croire, pas parce que je ne mets rien au-dessus du fait de gagner. Non. Mais parce que je pense que tout ce à quoi nous pouvons tenir serait emporté dans notre défaite. [...] Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. La bataille n'est pas achevée. Nous aurons peut-être à traverser des événements plus durs que ceux que nous avons déjà vécus. Je ne

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>18</sup> " Nous n'avons jamais fait de guerre plus juste, et plus nécessaire que cette guerre de Reconquête, et je suis sûr que Roux le bandit, s'il avait encore eu l'âge où l'on peut se battre, aurait pris place au milieu des Volontaires de l'An 44 ", *La Reconquête*, Plon, 1975, p. 222-3.

<sup>19</sup> " Les Cévenois sont naturellement bien sous les armes, propres à la guerre et à servir dans l'infanterie ", Basville, Mémoires " Pour l'instruction du Duc de Bourgogne ", édition critique par Françoise Moreil, *L'intendance du Languedoc à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, C.T.H.S., 1985, p. 251.

<sup>20</sup> Les membres de l'Église confessante, très minoritaire, à l'inverse de la majorité des luthériens, ralliés au régime nazi sous l'étiquette de " Chrétiens allemands ".

<sup>21</sup> Pages 84 et 45 respectivement.

désertai pas mon combat. Je donnerai de moi-même tout ce qu'il faudra donner. Mais je suis sûr de rester ce que je suis<sup>22</sup> ”.

Cette promesse de guerre, Chamson l'avait faite en public, dès juin 1935, à la Mutualité, à la tribune du Congrès des Intellectuels pour la Défense de la Culture, en opposant les “ réalités nationales ” au nationalisme fasciste<sup>23</sup>. L'intellectuel entré en vigilance antifasciste est prêt à faire une “ guerre de l'homme ”, si l'on peut dire, comme il y a des droits de l'homme.

### ***Silence de l'écrivain et gestes de résistance***

Il y a bien des manières de faire cette guerre dans la France occupée et pétainiste des années 1940. La première consiste, pour l'écrivain habitué aux revues et maisons d'édition, à cesser de publier, volontairement. Chamson se tait, pour toute la durée de la guerre, à l'exception d'un chapitre du *Puits des miracles*, qu'il confie, sous son pseudonyme du maquis, Lauter, aux Éditions de Minuit<sup>24</sup>. Rarissimes, on le sait, sont les écrivains qui ont choisi de ne rien publier pendant l'Occupation et le régime de Vichy: tels Martin du Gard, Malraux, Guehenno, René Char. Tout aussi rares ceux que l'on peut qualifier de romanciers de la Résistance: Gisèle Sapiro retient Chamson, Vercors et Édith Thomas<sup>25</sup>. Silence éditorial qui ne correspond nullement, toutefois, à quelque interruption de la création littéraire: après avoir accusé le coup, “ sonné ” comme l'a été la France entière au moment de la débâcle, Chamson écrit durant les années noires deux textes brefs, *Fragments d'un Liber veritatis* et *Écrit en 40*, et deux vrais romans, *Le dernier village* (sur la débâcle et les premiers linéaments du défaitisme contre-révolutionnaire pétainiste), et surtout le superbe, inquiétant, dérangeant, *Puits des miracles*; autant de titres publiés entre 1944 et 1946, comme un adieu aux armes. Sur la charge de son silence au cours des années 1940, que l'on doit rapprocher de l'attitude tenue par Jean Guehenno<sup>26</sup>, écoutons-le:

“ Le malheur des temps m'a jeté dans le silence. Pendant des mois, j'ai promené mon désespoir dans les débris du monde et devant les décombres de l'avenir. Je n'ai rien à dire au temps qui passe. On ne me permettrait que le mensonge. Devant cet effondrement des valeurs humaines, il ne peut y avoir de fierté que dans le silence. Je ne parlerai donc pas sur le tombeau de tout ce qui m'était cher [...]. Que la solitude est nourricière ! Jamais je

---

<sup>22</sup> *La Galère*, Gallimard, 1939, p. 284-288, *passim*.

<sup>23</sup> “ J'ai donc voulu venir vers vous en homme qui choisit de combattre et qui choisit de combattre à l'endroit où se déroule la bataille réelle. Je me méfie des pièges de l'idéologie, mais il y a une rumeur de combat qui ne trompe pas, un roulement de puissances déchaînées, une rougeur à l'horizon qui décèlent toujours le lieu de la bataille et le premier devoir est de marcher au bruit de ce canon ”, “ Le nationalisme contre les réalités nationales ”, *Europe*, 2, 1935, p. 431-437.

<sup>24</sup> Dans les *Nouvelles chroniques*, dont l'achevé d'imprimer est daté du 14 juillet 1944.

<sup>25</sup> *La guerre des écrivains*, *op. cit.*

<sup>26</sup> “ Il avait renoncé à toute publication. Il estimait qu'en un temps où force était de taire la seule chose qu'on eût voulu crier, si l'on n'était pas absolument obligé de “ paraître ” par la nécessité de gagner sa vie, c'était bien le moins qu'on se cachât et que l'on se tût aussi sur tout le reste qui n'importait plus ou n'importait guère ”, préface au *Journal des années noires*, Gallimard, Folio, 1973, p. 9.

n'ai eu autant de projets, autant de travaux sur ma table. Mais ce labeur se poursuit au pays des ombres. Je ne veux rien donner à ce temps que je méprise. Le silence est un témoignage et tout témoignage doit être aujourd'hui une accusation<sup>27</sup> ».

Second geste de guerre, ou de résistance, et qui mériterait à lui seul une étude, la garde des trésors du Louvre, itinérante puis montalbanaise. L'épisode a été raconté partiellement par Chamson, et plus complètement par son épouse, Lucie Mazauric, puis par leur fille, Frédérique Hébrard. Rien que de très normal, a priori, pour ce couple de fonctionnaires voués à la conservation des Musées nationaux. Mais précisément: les enjeux nationaux ne sont pas négligeables, à une époque où les dictatures allemande, italienne, espagnole, formulent tout un catalogue de revendications et de convoitises portant sur les trésors artistiques de la France. L'Espagne exige ainsi le retour de la *Dame d'Elche* et de l'*Assomption* de Murillo, que Pétain vient examiner en décembre 1940, avant leur retour à Madrid — les Chamson sont officiellement malades. L'Italie fasciste revendiquant des tableaux entrés dans les collections françaises au moment des guerres de la Révolution et de l'Empire, Lucie Mazauric est chargée de rechercher et de mettre en sécurité les pièces d'archives établissant les droits de propriété de la France sur ces tableaux, dont la cession avait été régularisée par divers traités ou échanges. Elle franchit la toute récente ligne de démarcation pour se rendre à Chambord; là, les documents concernés étant contenus dans des *in-folio* intransportables, ou trop facilement confisquables, elle recopie, en deux jours et deux nuits de travail, les passages concernant les prises révolutionnaires, et disperse les pièces originales dans diverses caisses d'archives, en prenant note des caches. Les dossiers ainsi disloqués sont difficiles à reconstituer, tandis que Lucie Mazauric entreprend un fichier alphabétique des tableaux et pièces de propriété. Dans le contexte de la débâcle, ce geste d'appropriation raisonnée et de sauvegarde du patrimoine artistique peut être considéré comme un acte authentique de résistance<sup>28</sup>. Plus tard, les Chamson ont contribué à sauver les collections artistiques de Robert et Maurice de Rothschild, recueillies ou saisies par les Domaines<sup>29</sup>. Les tableaux sont rapidement intégrés aux collections des Musées nationaux, et figurent sur les inventaires officiels, leurs acquisitions étant simulées et antidatées pour les mettre à l'abri des convoitises nazies. Nous mesurons mieux la portée de ces gestes, aujourd'hui que nous connaissons l'ampleur des pillages artistiques systématiquement perpétrés par les nazis dans l'Europe occupée.

Il faudrait aussi faire la liste d'attitudes de résistance et de guerre plus " classiques ": l'écoute de la BBC, la distribution de tracts, les gestes en direction des juifs traqués<sup>30</sup>, enfin l'entrée de Chamson dans

---

<sup>27</sup> *Fragments d'un Liber veritatis*, Gallimard, 1946, p. 16-17. Voir aussi *ibid.*, p. 9-10, et *Écrit en 40*, Gallimard, 1944, p. 15: " Ils se taisent, ceux qui combattent encore ou, s'ils nous parlent, c'est de leur combat ".

<sup>28</sup> Lucie Mazauric, *Le Louvre en voyage, 1939-1945, ou ma vie de châteaux avec André Chamson*, Plon, 1978 [1967], p. 81-85. Sur la période, lire aussi Frédérique Hébrard, *La Chambre de Goethe*, Flammarion, rééd. J'ai lu, 1981.

<sup>29</sup> Les caisses appartenant à Robert de Rothschild avaient été découvertes, abandonnées, sur une route lozérienne, près de Saint-Chély d'Apcher. *Le Louvre en voyage, op. cit.*, p. 135-6.

<sup>30</sup> Envoyés dans les Cévennes avec pour mot de passe " C'est Monsieur des Bressous qui nous envoie ", les Bressous étant le nom de la maison cévenole des Chamson. Cf. F. Hébrard, *La Chambre de Goethe, op. cit.*, et *Esther Mazel*, Plon, 2 000.



le maquis, en 1943, avant qu'il ne rejoigne, dans l'été 1944, le général de Lattre de Tassigny, et ne réunisse des volontaires alsaciens à ceux d'André Malraux pour former la brigade Alsace-Lorraine et aller porter aux Allemands une guerre tragiquement interrompue en juin 1940. De toute cette période, je retiendrai un seul épisode, parce qu'il a manifestement marqué Chamson, et qu'il mériterait d'entrer dans la légende dorée de la France, si celle-ci en possédait encore une: sa rencontre dans le Jura, au moment de la débâcle, avec une jeune fille qui voit fuir cette poignée d'officier français, leur offre à boire, et leur annonce: " Vous reviendrez dans quatre ans avec le peuple de France et de jeunes généraux ". Quatre ans plus tard, Chamson entré en reconquête fait un détour pour revoir la jeune fille: son frère a été tué au maquis, et elle a été déportée. Au moment de publier *Écrit en 1940*, fin 1944, Chamson a la prudence de taire son nom: " Je sais aujourd'hui que, par un hasard providentiel, ce nom porte en lui comme un double symbole<sup>31</sup> ". La jeune fille, revenue des camps, s'appelait France Compagnon<sup>32</sup>.

### ***Le roman du totalitarisme vichyssois: Le puits des miracles (1945)***

C'est sur un autre aspect de la guerre menée par Chamson que j'insisterai ici, puisqu'il touche directement à sa vocation d'écrivain, revivifiée depuis le fond même du désastre<sup>33</sup>. Il a écrit deux romans, on l'a dit, au cours des années noires. *Le dernier village* s'inscrit dans la continuité de *La Galère*: le même personnage central, Rabaud, y subit la débâcle, après avoir tenté vainement de résister, quelque part dans le Massif central, avec un poignée de camarades, tandis que se préparent, déjà, la scandaleuse revanche pétainiste, et sa jubilation dans la défaite même. Les historiens de 1940 peuvent relire utilement ce roman réaliste, à la suite d'*Un balcon en forêt*, de Julien Gracq. Mais ils ont mieux à faire: s'aviser de l'existence d'un très grand livre, *Le Puits des miracles*. Non réédité, oublié aujourd'hui, alors qu'il semble avoir été le plus traduit des romans de Chamson, notamment dans les langues des pays qui ont connu l'occupation nazie (danois, norvégien, tchèque, polonais, bulgare, outre l'allemand et le suédois), *Le Puits des miracles* mérite d'être rangé aux côtés de *La Peste*, de Camus, du *Hussard sur le toit*, de Giono, ou du *Corbeau*, de Clouzot, parmi les rares oeuvres à avoir tenté et réussi le portrait métaphorique de la France pétainiste, et, au-delà, du totalitarisme à l'oeuvre dans les années 1940. On songe même au *Château*, de Kafka, et l'on comprend mieux que Sartre ait envisagé dans un premier temps de s'attacher Chamson.

De quoi s'agit-il ? À peine d'un roman, au sens classique du terme, avec intrigue, progression, psychologie intérieure des personnages, etc. Plutôt d'un long monologue — et martyrologe des petites

---

<sup>31</sup> *Écrit en 1940*, op. cit., p. 31.

<sup>32</sup> *La Reconquête*, op. cit.

<sup>33</sup> " Jamais, depuis ma vingtième année, je ne m'étais senti aussi totalement consacré à ma vocation d'écrivain. Au fond du désastre, dans la honte et dans la douleur, elle avait été mon premier refuge et ma première raison de ne pas désespérer. Dès les derniers mois de 1940, je m'étais remis au travail ", *Fragments d'un Liber Veritatis*, op. cit., p. 9.

gens —, volontairement terne, monocorde, répétitif, sauf lorsque la rage vient le trouer de ses éclats. Il met en scène un homme dont nous ne saurons strictement rien, plutôt jeune, que nous croirions volontiers célibataire, n'était une allusion (unique) aux femmes qui lui facilitent la vie quotidienne. Cet intellectuel réfugié, ou déplacé, un peu à la manière des *confinati* italiens (façon *Le Christ s'est arrêté à Eboli*), ne semble pas travailler; il vit dans un appartement de location, entouré de livres, et observe avec une patience et une acuité que décuplent l'inaction et la colère impuissante, ses voisins et surtout les notables de la ville. Celle-ci n'est pas nommée. Le roman ne précise pas plus l'époque de son déroulement: ni la Seconde Guerre mondiale, ni le maréchal Pétain, ni les Allemands, ne sont jamais nommés, en dépit de leur triple présence obsédante. Des soldats en uniforme vert-de-gris finissent pourtant par envahir la ville, l'après-midi d'un 11 novembre: nous reconnaissons sans peine l'occupation de la zone sud, le 11 novembre 1942, et nous savons par ailleurs que l'action se déroule à Montauban. Mais l'habileté de Chamson consiste à détacher le roman de la plupart des référents de lieu et de temps, afin d'accroître sa dimension de fable politique. *Le Puits des miracles* pourrait décrire la comédie humaine de toute dictature moderne, jusque dans son écriture, minimale, et d'une couleur que l'on ne sait trop comment définir: blanche, ou bistre, ou grise, ou jaune. Couleur des temps de totalitarisme, avec leur nausée, leur tendre pitié pour le nombre immense des victimes innocentes, leur folle rage à l'encontre du groupe étroit des profiteurs, hypocrites, jouisseurs, faux moralistes.

Organisée en deux parties, que sépare un intermède montagnard<sup>34</sup>, *Le Puits des miracles* s'ouvre sur un étrange apologue: la municipalité ayant interdit les chiens errants, un personnage peu reluisant s'est chargé d'attraper les animaux et de les mettre à mort. Le " tueur de chiens ", devenu plus tard responsable local d'une " milice habillée de noir " (la Milice), est l'incarnation des dictateurs et du meurtre des innocents:

" [II] était devenu maître de la ville. On le voyait partout, dans les rues étroites, sur les places montantes et dans les bosquets des jardins. [...] Tous les deux jours, c'était le même massacre et, dans le même débordement d'injures et d'infamies, les mêmes justifications de la mort, répétées d'une voix rauque, tantôt bonasse et tantôt exaspérée. Car le tueur de chiens s'était fabriqué une idéologie. Il ne pouvait plus étrangler ses victimes sans accompagner leur meurtre de quelque formule ou de quelque axiome qui ressemblaient à des incantations magiques, destinées à le libérer du remords<sup>35</sup> ".

Si le petit peuple de la ville est indigné, si les ouvriers et jusqu'au " monsieur de Vienne " — un juif réfugié dans le même immeuble que le narrateur, et qui disparaîtra bientôt —, tentent de sauver les chiens, les hommes importants, eux, sont indifférents au massacre, ou s'en réjouissent plus ou moins secrètement. Le livre est une galerie de leurs portraits: outre le tueur de chiens, il donne à voir le couple des bouchers Delpoux, enrichis par le marché noir; Mme Paintendre, veuve d'un gros industriel, qui monte une association caritative pour servir de paravent à ses coucheries avec les jeunes voyous de la ville; le

---

<sup>34</sup> Le narrateur est allé refaire sa santé à la montagne (les Cévennes, non nommées), et y rencontre Payan, un vieux paysan, ancien de 1914-1918, dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître les personnages cévenols de ses premiers romans, y compris *Roux le bandit*.

<sup>35</sup> *Le Puits des miracles*, Gallimard, 1945, p. 20. Chamson tenait suffisamment à ce chapitre pour le reprendre dans l'anthologie publiée par ses soins en 1954, *Devenir ce qu'on est*, p. 170-178.

maire, le libidineux Bocard, qui monnaye les secours de la municipalité aux femmes des prisonniers de guerre en échange de leurs faveurs; le président de la chambre de commerce; et surtout le riche propriétaire Tourinas, incarnation à lui seul de la bourgeoisie et du pétainisme. En face, on trouve le narrateur lui-même, en dépit de son inaction apparente: toute l'observation de ce moraliste est protestation et rébellion contre l'ordre pétainiste. Et, avec lui, le monde des victimes, tous ceux qui souffrent de la faim, du froid, de la maladie<sup>36</sup>, du manque de chaussures et d'habits, et de la liberté perdue: les enfants qui recommencent à faire pipi au lit, les vieillards qui perdent leurs dentiers tant ils ont maigri, les ouvriers, les juifs et les premiers résistants, les pauvres de tout âge et de tout acabit.

“ La chasse à l'homme emplissait la ville de son tumulte. Des vieillards solennels enjambaient les barres d'appui des fenêtres et se précipitaient dans le vide, pour se briser le front sur le pavé des ruelles. Des femmes hurlaient dans les corridors, en serrant dans leurs bras des enfants encore sans souvenirs que venaient leur prendre des hommes noirs. Des jeunes filles s'entassaient dans les camions de la police et clignaient leurs yeux rougis dans l'air gris du petit matin, plus honteuses d'être sales, qu'épouvantées de partir vers l'inconnu. Des hommes barbus couraient les chemins et cherchaient un refuge dans la solitude des montagnes<sup>37</sup> ”.

Le plus terrible, dans cette ville courbée sous la poigne du malheur, tient peut-être au bonheur affiché par une poignée de notables, en dépit de la “ grande peur ” qui commence à s'emparer d'eux, dans le troisième été de la guerre (= 1942), mais que l'arrivée des Allemands (les “ sandales d'acier ”) dissipe comme par miracle. Nouveau Balzac d'une province méridionale, Chamson tente à leur propos une “ physiologie des classes<sup>38</sup> ” où brûle sa haine de la bourgeoisie pétainiste:

“ Nous n'avions plus besoin de parler des bourgeois pour pouvoir définir une certaine bassesse et l'on ne pouvait plus nous répondre en jouant sur les mots. Les temps du malheur avaient de plus terribles évidences. Ils coupaient les hommes comme au couteau. Les uns étaient heureux, les autres pas. On lisait les classes sur les visages. Il n'était pas question de sociologie, ni de psychologie, mais d'aveux spontanés et de flagrant délit. Regardez-les ! Ils ont fait alliance avec les malheurs qui nous accablent, ils sont les collaborateurs de cette déchéance et cette honte, ils s'ingénient à les rendre plus complètes, ils font des vœux pour qu'elles soient définitives ! Tourinas ou parents des Tourinas, bourgeois ou non, ils sont heureux de tout ce qui fait notre désespoir. Eh bien, tant mieux ! Leur satisfaction n'est pas autre chose qu'un aveu. Ils ont avoué et cet aveu met un point final à l'un des plus vieux procès de l'Histoire.

Pendant plus de cent cinquante ans, les gens de cette sorte s'étaient abrités dans des équivoques. Ils n'avaient vraiment pas avoué quelles étaient leurs fonctions réelles et quel idéal les animait. Ils s'étaient adaptés à tous les régimes, ils avaient été de toutes les victoires, ils avaient piétiné tous les vaincus. [...] Les temps du malheur les avaient au moins dépouillés de leurs faux semblants. [...] Ils ne pouvaient plus se cacher derrière les montants du théâtre. Les décors étaient brûlés. Tout se voyait et l'on pouvait les reconnaître au premier coup

---

<sup>36</sup> Il s'agit de la diphtérie, qui aurait fait onze morts en vingt-quatre heures: “ La maladie avait regagné d'un coup ce que l'homme avait su gagner sur elle, depuis plus de cent années. Elle en prenait un aspect anachronique, une allure de moyen âge, à la fois féroce et mystérieuse [...], une impitoyable étreinte de mains invisibles sur la gorge des innocents ”, *Le Puits des miracles, op. cit.*, p. 161.

<sup>37</sup> *Le puits des miracles, op. cit.*, p. 210.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 93.

d'oeil. Ils étaient heureux, au milieu de la misère générale. Ils étaient satisfaits, dans l'immense désespoir où chacun de nous était tombé !<sup>39</sup> ”.

L'apogée du bonheur pétainiste intervient à l'occasion de la visite dans la ville d'un ministre: ce fut Abel Bonnard, le ministre des Beaux-Arts, dont Chamson n'hésite pas à travestir le nom en Connard, voire le Connard. Un grand banquet est offert à cette occasion, alors que la faim tenaille la ville: “ Une immense digestion, laborieuse et pléthorique, unifiait les deux cents convives comme un seul et même organisme. Les personnalités de tout rang rotaient doucement dans le coin de leur serviette<sup>40</sup> ”.

Le tour de passe-passe des nouveaux maîtres a consisté à interdire la pensée et à la remplacer par la morale:

“ Si la pensée n'était pas mise en carte, on n'en trouvait nulle part. C'était un article entièrement épuisé. [...] On put vérifier alors que la pensée est une matière périssable, dont les stocks ont besoin d'être continuellement renouvelés, faute de quoi elle devient vite inutilisable. [...] Il y avait bien une sorte de marché noir de la pensée, mais c'était le plus dangereux de tous et sa répression avait quelque chose de sauvage. [...] La circulation de toute pensée fut immédiatement interdite mais, pour empêcher les gens de s'en procurer quand même, on entreprit de les abrutir par les tintamarres de la morale. Oh ! la morale ! Elle noircissait les dernières feuilles de papier que l'on imprimait encore. Elle faisait ses ronds de jambes sur les estrades des cérémonies officielles. Elle escamotait les signes de croix dans la chaire des prédicateurs. Elle hurlait dans les hauts-parleurs installés au milieu des arbres, au-dessus des promenades. [...] Elle nous interdisait de rêver aux moyens de nous remettre debout. Elle paraît du nom de la liberté notre lamentable esclavage. Elle nous persuadait que nous avions mérité nos souffrances. Elle nous reprochait comme un crime ce que nous avons pu connaître de bonheur. [...] Mais par-dessus tout, dans son bruit de voix, mélangeant les tremblotement des vieillards augustes à la dure inflexion des adolescents ivres de pouvoir, dans son bruit d'orphéon, de fanfares et de grandes orgues, elle nous interdisait de penser à la honte, à l'offense, à l'injure, à la déchéance, à tout ce qui était pire encore que le malheur. Oh ! la morale ! Je la haïrai maintenant jusqu'à mon dernier souffle, jusqu'à la minute de ma mort, moi qui croyais que ma vocation était d'être un moraliste !<sup>41</sup> ”.

Le maréchal Pétain, on l'a dit, n'est jamais nommé. Mais il n'est pas difficile de le reconnaître sous les allures du “ grand aïeul ” — figure par excellence du dictateur —, du “ vieillard sournois qui confondait alors notre malheureuse patrie avec sa personne<sup>42</sup> ”. Pétain a tenté de confisquer à son profit la France, et, plus subtilement encore, l'Histoire, ou le temps. Chamson le donne remarquablement à voir, et nous comprenons pourquoi le narrateur trouve dans l'arrivée des uniformes verts, “ les maîtres de nos maîtres, les vainqueurs de nos vainqueurs ”, l'occasion d'une paradoxale libération : avec l'armée allemande, c'est

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 75-77.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 116-7.

<sup>42</sup> “ Méfiez-vous du vieux que la rage d'agir anime encore. Quel vide intérieur a-t-il à combler pour vouloir ainsi régner sur les autres hommes ? [...] Quel secours aurait pu nous apporter un vieillard libéré ainsi de la petitesse de l'homme ! Mais quel malheur d'avoir été aux mains d'un vieillard qui courait encore après les mirages de la vanité et qui répondait “Moua” quand il entendait parler de la France ! [...] Quel vide affreux ce vieillard rusé avait-il à combler dans le fond mystérieux de son être pour nous avoir livré à cette hiérarchie de personnalités sans existence personnelle, qu'il dominait de sa personnalité de personnage historique, vide comme le cénotaphe d'une victoire dont tous les morts reposeraient ailleurs ! ”, *ibid.*, p. 109.

l'Histoire vivante qui est réofferte au narrateur et à ses compagnons, c'est la parenthèse de l'utopie vichyssoise qui se referme enfin.

“ Il n'y avait même plus de Connard, ni de grand aïeul au visage d'hydrocéphale. Il y avait des soldats verts, des blindés et des mitraillettes. Deux longues années d'hallucinations arrivaient enfin à leur terme. Nous sortions de nos cauchemars pour retomber dans l'Histoire.

Nous en avons fini avec cet univers de crapules et de personnalités, d'hommes des bas-fonds et de ratés de l'élite. Avec cette fiction d'un monde détaché du monde de l'Histoire dans lequel nous aurions joui de nos chances d'hommes, sous la conduite des Connard et du grand aïeul au visage souriant et rusé. On pouvait multiplier ses portraits à l'infini, en multipliant leur échelle au delà des dimensions humaines, à la limite du monstre et de la figure de cauchemar, ils n'égaleraient jamais le nombre des visages blonds de ces hommes sans rêves qui entraient chez nous sous leurs casques d'acier. [...] Nous en avons fini avec ce mensonge des mensonges, avec cette illusion des illusions<sup>43</sup>. Les vrais maîtres étaient là ! Ils défilaient dans leurs uniformes verts comme les poisons et les pourritures. [...] Ils arrivaient calmement, comme des huissiers requis par de mauvais riches en apportant avec eux la notification de notre dernière déchéance. Je n'avais jamais rien vu d'aussi fantastique !

Après deux ans d'hallucinations et de fantasmagories, l'Histoire nous reprenait par le bras avec une rudesse maternelle. Elle déchirait les songes qu'on avait amoncelés, tout autour de nous, pour substituer la réalité la plus brutale à leur envoûtement dérisoire. [...] Nous avons vécu deux années dans la plus formidable entreprise d'avilissement que les hommes aient jamais vue. Pendant deux ans, on ne nous avait préparés qu'à l'acceptation de la servitude. [...] Submergés par l'idéalisme [des] profiteurs du désastre, nous avons vu se métamorphoser lentement le sens de tout ce qui touche à l'homme. Notre pain n'était plus du pain, mais l'honneur dont on nous parlait n'était plus l'honneur. Notre vin n'était plus du vin, mais la Patrie non plus n'était plus la Patrie. Ni les objets quotidiens, ni les plus hautes pensées n'avaient échappé à ce renversement des valeurs, à cette monstrueuse métamorphose. Tout avait été pollué par ces deux années de démence, non seulement le pain et le vin, l'honneur et la patrie, mais les chants que nous aimions à chanter, les vieilles coutumes des vieux pays, les décors les plus charmants et les horizons les plus vénérables. Tout s'était effondré dans un rêve de fou, de sorcier malfaisant, de jeteur de sorts aux regards obliques<sup>44</sup> ”.

Une nouvelle vie allait commencer, écrit encore le narrateur au moment de mettre un point final à son récit, en montrant un ouvrier cachant un fusil dans la cour qui s'ouvre sous sa fenêtre, ce “ puits des miracles ” où officiait naguère le tueur de chiens, cette métonymie de la pétaudière pétainiste. Une interrogation taraude néanmoins le narrateur: est-il “ toujours disponible pour faire un homme ”, après tout ce temps perdu, la fatigue, la misère morale ? Nous connaissons la réponse, pour Chamson comme pour la Résistance française. Et nous pouvons vérifier combien Chamson a su se libérer de ce pacifisme qui a littéralement empoisonné la France des années 1930 et facilité le ralliement massif au maréchal Pétain, l'homme de l'armistice. Ce parcours individuel, des milliers, sans doute des millions d'autres hommes,

---

<sup>43</sup> Noter le génitif hébraïque, caractéristique de la Bible (“ vanité des vanités ”, etc.). Plus loin, le narrateur maudit les soldats étrangers comme un nouveau prophète d'Israël: “ Mais que leurs villes s'effondrent d'abord sur les gestes protecteurs des mères hallucinées ! Que leurs enfants pissent le sang ! [...] Que leurs femmes n'enfantent plus ! Malédiction ! ”, *ibid.*, p. 225.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 222-224.

l'ont également accompli à la fin des années 1930 ou au début des années 1940. L'intérêt du cas Chamson est que l'écrivain a mûri pendant les années noires un roman exceptionnel par sa lucidité politique, sa violence et sa pitié, mais aussi par son écriture, sans concession à la fiction traditionnelle. Comme si le temps arrêté de la mauvaise utopie pétainiste appelait une narration presque immobile et impersonnelle. Un Céline a su rendre le pétainisme vaudevillesque de la fuite à Sigmaringen. Un Kafka, plus tard un Kundera, ont su donner à voir le monde effrayant du *Château* ou de la *Plaisanterie*. Pourquoi ne pas redonner sa vraie place à un livre unique dans l'oeuvre de son auteur, mais aussi dans la littérature française contemporaine, en reconnaissant dans le *Puits des miracles* un roman des temps totalitaires ? Ou, plus exactement, le roman de Vichy<sup>45</sup>, écrit sous Vichy et contre lui, le seul, peut-être, avec les *Hauts Quartiers*, le roman beaucoup plus tardif de Paul Gadenne ? Ce serait rendre le meilleur de lui-même à un André Chamson certes bien éloigné de trop familières Cévennes, à un écrivain politique capable d'aller bien au-delà d'une intéressante fiction réaliste — ce que sont *La Galère* et *le Dernier village* —, et d'atteindre à une fable inséparable de l'expérience des années 1940, et, à la fois, intemporelle et universelle. Tel est mon voeu, et l'excuse invoquée pour avoir cité un peu longuement un texte ignoré de presque tous, mais que je classerais volontiers parmi les grandes fictions antitotalitaires du XXe siècle, avec *Le Château*, *La Peste*, *L'Aveu* ou *Le premier cercle*.

Patrick Cabanel  
professeur à l'Univ. de Toulouse-Le Mirail

---

<sup>45</sup> Le régime de Vichy n'a pas été un fascisme, dont il se distinguait essentiellement par son refus du parti unique et son idéologie foncièrement contre-révolutionnaire et catholique. Mais il charriait bien des traits totalitaires, que le romancier, à l'inverse de l'historien, a toute licence de mettre en pleine lumière.